

» instant, en adoptant un nom ordinaire;
 » L'amiral crut devoir en écrire à Lon-
 » dres, cela en est resté là.

» On me donne aujourd'hui un nom
 » qui a cet avantage, qu'il ne préjuge
 » pas le passé; mais qui n'est pas dans
 » les formes de la société. *Je suis toujours*
 » *disposé à prendre un nom qui entre dans*
 » *l'usage ordinaire*, et réitère que quand
 » l'on jugera à propos de faire cesser ce
 » cruel séjour, *je suis dans la volonté de*
 » *rester étranger à la politique, quelque*
 » *chose qui se passe dans le monde*. Voilà
 » ma pensée. Toute autre chose qui au-
 » rait été dite sur cette matière, ne la
 » serait pas. »

L'Empereur a fort peu mangé à dîner. Son état avait quelque chose d'extraordinaire. Avant, durant et après le dîner il se sentait vaincu par l'assoupissement qui durait depuis le matin; et sa crainte, a-t-il dit en nous quittant, était de ne pas dormir, tant ce qu'il éprouvait était contraire à sa nature. D'ordinaire il dort profondément quand il en a besoin, au lieu qu'ici ce n'avait été tout le jour que du *sommeillage*, disait-il.

Aujourd'hui une frégate est partie pour l'Europe,

Jeudi 17.

Louis XVI. — Marie-Antoinette. — M^{me} Campan. — Léonard. — Princesse Lamballe.

Vers midi, l'Empereur m'a fait demander; il venait de déjeuner. Il ne se trouvait pas mieux. Il a essayé de causer quelque temps; puis a lu en anglais quelques pages du Vicaire de Wakefield. L'assoupissement durait encore. Après de vains efforts pour combattre le sommeil, il m'a dit qu'il allait s'y abandonner, et se jeter sur son lit; il était d'autant plus étonné de ce besoin, qu'il disait avoir bien dormi dans la nuit.

L'Empereur n'a paru que pour le dîner, toujours combattant son assoupissement. Après le dîner il a essayé de lire quelque chose de Don Quichotte; mais il l'a interrompu presque aussitôt et s'est retiré. Comme il était de fort bonne heure, il m'a fait demander, après s'être mis au lit, et m'a retenu près d'une heure, causant sur divers objets.

La conversation a conduit à Louis XVI, à la Reine, à M^{me} Elisabeth, à leur martyre, etc., etc. L'Empereur me demandait ce que j'avais connu du Roi et de la Reine, ce qu'ils m'avaient dit lors de

ma présentation, etc., etc. Les formes, les circonstances étaient les mêmes, disais-je, que celles qui avaient été adoptées pour lui sous l'Empire. Quant au caractère, je disais qu'en général on avait été d'accord que la Reine avait trompé l'attente publique; qu'elle avait fait croire dès les premiers instans de l'orage, à de grands talens, à beaucoup d'énergie, et qu'elle n'avait ensuite montré rien de tout cela. Quant au Roi, je me contentais de rendre à l'Empereur l'opinion de M. Bertrand de Molleville, que j'avais beaucoup connu, et qui avait été son ministre de la marine au plus fort de la crise. Il lui reconnaissait une instruction peu commune, un jugement très-sain, des intentions excellentes; mais tout finissait là, et il ne manquait jamais de se noyer ensuite dans la multiplicité des conseils qu'il sollicitait, aussi bien que dans l'irrésolution et les vices de leur exécution.

L'Empereur a répondu à son tour par le portrait de la Reine, fourni par madame Campan, qui, disait-il, ayant été sa confidente, et lui ayant porté beaucoup de zèle, d'affection et de fidélité, avait beaucoup de choses à dire, et

méritait d'être considérée comme une bonne autorité. M^{me} Campan, ajoutait-il, l'avait souvent entretenu des plus petits détails de la vie privée de la Reine, et il en a raconté une foule de choses, toutes venues de cette source.

La Reine, selon M^{me} Campan, était une femme charmante; mais sans nulle capacité; bien plus calculée pour les plaisirs que pour la haute politique; d'un très-bon cœur; nullement prodigue, plutôt avare, et pas du tout à la hauteur de la crise qui la dévora; au surplus, d'intelligence suivie avec les machinations du dehors, et ne doutant nullement de sa délivrance par l'étranger, et pour le moment même où elle succomba sous l'effroyable dix août, catastrophe amenée précisément par les intrigues et les espérances même de la Cour, que l'impérialité du Roi et les inconsiderations de tout ce qui l'entourait, rendaient connues de tout le monde.

« Dans l'affreuse nuit du cinq au six » octobre, à Versailles, disait l'Empereur, une personne très-distinguée » dans les affections de la Reine, et que » j'ai fort maltraitée plus tard à Radstadt, » accourut auprès de cette princesse,

» soit qu'elle eût été mandée, soit qu'elle
 » fût venue partager ses périls. Et c'est
 » dans d'aussi cruels momens, du reste,
 » observait l'Empereur, que les conseils
 » et les consolations sont nécessaires de
 » la part de ceux qui nous sont dévoués.
 » Lorsque la catastrophe arriva, que le
 » palais fut forcé, la Reine se sauva dans
 » les appartemens du Roi; mais son con-
 » fident courut les plus grands dangers,
 » et n'échappa qu'en sautant par une
 » fenêtre. »

Je disais à l'Empereur que la Reine avait beaucoup perdu dans l'esprit de l'émigration, par les malheurs de Varennes : on lui reprochait de n'avoir pas voulu laisser le Roi partir seul, et une fois du voyage, de n'avoir pas su le diriger avec habileté ni énergie. On ne saurait se figurer en effet le décousu et les fautes de ce voyage. Un de ses détails qui ne semblera pas le moins bizarre ni le moins grotesque, c'est que Léonard, le fameux coiffeur de la Reine, qui en faisait partie, trouva moyen de passer dans son cabriolet au milieu de la bagarre, et qu'il nous arriva à Coblenz avec le bâton de maréchal, dit-on, que le Roi avait emporté des Tuileries, pour

le remettre à M. de Bouillé, au moment de la rencontre.

« Du reste, terminait l'Empereur,
 » c'était une maxime établie dans la mai-
 » son d'Autriche, que de garder un si-
 » lence profond sur la Reine de France.
 » au nom de Marie-Antoinette ils bais-
 » sent les yeux et changent significati-
 » vement la conversation comme pour
 » échapper à un sujet désagréable et em-
 » barrasant. C'est, continuait l'Empe-
 » reur, une règle adoptée par toute la
 » famille, et recommandée à ses agens
 » du dehors. Ainsi, nul doute que les
 » soins des princes français pour la re-
 » mettre dernièrement en scène à Paris,
 » ne déplaisent beaucoup à Vienne. »

L'Empereur passait ensuite à la princesse de Lamballe, dont il n'avait aucune idée. Je pouvais aisément le satisfaire; je l'avais beaucoup connue. Une parente de mon nom étant sa dame d'honneur lorsque j'arrivai à Aix-la-Chapelle, au commencement de mon émigration, je fus reçu auprès d'elle comme de sa maison, et traité avec une grande bonté.

La princesse de Lamballe, disais-je, réunissait auprès d'elle, dans cette ville,

beaucoup de débris de Versailles, de vieux courtisans et d'anciennes personnes à la mode. Il y venait aussi beaucoup d'illustres étrangers : j'y vis souvent le Roi de Suède, Gustave III, sous le nom de comte de Haga; le prince Ferdinand de Prusse avec ses enfans, dont l'aîné, le prince Louis, a été tué quelques instans avant la bataille d'Iéna; la duchesse de Cumberland, veuve d'un frère du Roi d'Angleterre, etc., etc.

Lorsque Louis XVI, acceptant solennellement la constitution, recomposa sa maison, la princesse reçut une lettre officielle de la Reine, pour l'engager à reprendre auprès d'elle ses fonctions de surintendante. La princesse prit l'avis de ses vieux conseillers, qui tous pensèrent que la Reine n'étant point libre et le danger pouvant être grand à Paris, il ne fallait pas s'y rendre, et regarder la lettre de la Reine comme non avenue. La princesse ayant demandé ailleurs ce qu'on en pensait, on eut le malheur de répondre : « Madame, vous avez partagé » les prospérités de la Reine, il serait » bien beau de lui montrer de la fidélité, surtout aujourd'hui que vous avez » cessé d'être sa favorite. » La princesse

avait le cœur élevé, les affections tendres, la tête volontiers romanesque; elle déclara le lendemain qu'elle partait pour Paris. Cette malheureuse princesse retourna donc dans la capitale avec pleine connaissance du péril : elle est tombée illustre victime de sa générosité et de ses beaux sentimens. Mes parens m'avaient offert à elle; un moment je dus la suivre; mon âge et le peu d'instans que j'avais paru à Paris eussent pu me laisser auprès d'elle à peu près inconnu, et j'aurais peut-être pu être utile; mais au moment du départ la princesse y vit des inconvéniens, et me commanda d'y renoncer. Toutefois je demeurai son nouvelliste : je lui mandais tous les deux jours, de la meilleure foi du monde, les histoires et les contes ridicules de tout genre dont on flattait nos illusions, et que nous ne manquions pas d'adopter avec la foi la plus robuste. Je les lui mandais encore que nous étions déjà en campagne, je les lui mandais encore qu'elle n'était déjà plus!... A la douleur extrême que je ressentis de son effroyable destinée, dut se joindre quelque temps la crainte secrète d'y avoir contribué peut-être par mes bulletins; et

le hasard fait, ajoutais-je à l'Empereur, que je me trouve avoir ici quelques lignes qu'elle traçait peu de jours avant la hideuse catastrophe dont elle nous a laissé l'horrible souvenir; elles sont datées *du haut de mon donjon*. C'était ainsi qu'elle appelait précisément le pavillon de Flore, qu'elle occupait en cet instant aux Tuileries.

Vendredi 18.

On nous enlève quatre des nôtres. — Premières années de l'Empereur.

Je n'ai vu l'Empereur qu'à cinq heures, il m'a fait appeler dans le salon. Il continuait à n'être pas bien; cependant il avait travaillé avec le Grand-Maréchal tout le matin. Il a fait appeler successivement tout le monde. Il était ennuyé, pesant et cependant agité; il cherchait de toute manière à se distraire. Il a essayé successivement les échecs, le domino et les échecs encore; enfin il est rentré dans sa chambre, n'y pouvant plus tenir. Il est certain que le temps et les circonstances concourent sans doute à nous créer une espèce de tourment nouveau et difficile à supporter. La saison est aigre et prend sur les nerfs.

Les mesures accumulées contre nous sont pires encore. Chaque parole du Gouverneur porte autour de nous la désolation et la douleur. Aujourd'hui il a signifié l'éloignement de quatre individus de l'établissement; et des larmes amères et générales ont coulé parmi tous les gens, les uns par la douleur de s'éloigner, les autres par le chagrin de voir enlever leurs compagnons, et la crainte de partager bientôt à leur tour le même sort. C'était la redoutable Scylla enlevant du vaisseau d'Ulysse quatre des siens pour les dévorer.

Le Gouverneur m'a fait dire aussi qu'il m'enleverait mon domestique, habitant de l'île dont j'étais fort content. Il a craint sans doute qu'il ne me fût trop attaché. Il se propose de m'en donner un lui-même, ce dont je le remercie, et n'aurai garde de profiter.

L'Empereur a peu mangé à dîner; mais après le dessert il s'est mis à causer; il a pris le sujet de ses premières années; il s'est animé. C'est toujours pour lui un objet plein d'attraits; une source toujours nouvelle d'un vif intérêt; il répétait une partie de ce que j'ai déjà dit ailleurs; il se reportait à cet

heureux âge, disait-il, où tout est gâté, désir, jouissance; à ces heureuses époques de l'espérance, de l'ambition naissante, où le monde tout entier s'ouvre devant vous, où tous les romans sont permis. Il parlait du temps de son régime, des plaisirs de la société, des bals, des fêtes. En parlant de la somptuosité de l'une d'elles, qu'il élevait fort haut: «Après tout, disait-il, je ne saurais trop guère la classer; car il est à croire que mes idées de somptuosité d'alors sont un peu différentes de celles d'aujourd'hui, etc., etc.»

Il nous disait, en recherchant certains détails, qu'il lui serait difficile d'assigner sa vie année par année. Nous lui disions que, s'il pouvait seulement se rappeler de quatre ou cinq, nous nous chargerions de toutes les autres. De là il est revenu sur son début militaire à Toulon, les causes qui l'y avaient fait envoyer, les circonstances qui avaient fait ressortir ses moyens, l'ascendant subit que lui avaient donné ses premiers succès, l'ambition qu'ils avaient fait naître; et tout cela, disait-il, n'allait pas encore fort haut. «J'étais loin de me regarder encore comme un homme supérieur.»

Et il a répété que ce n'était qu'après Lodi que lui étaient venues les premières idées de la haute ambition, laquelle s'était tout à fait déclarée sur le sol de l'Égypte, après la victoire des Pyramides et la possession du Caire, etc. «Alors vraiment je crus pouvoir m'abandonner, disait-il, aux plus brillants rêves, etc., etc.»

L'Empereur était devenu fort gai, très-causant; il était minuit quand il s'est retiré. C'était une espèce de résurrection.

Samedi 19.

Romans de M^{me} de Genlis.

Les quatre proscrits: le Polonais, Santini, Archambault et Rousseau, l'argentier, nous ont quittés vers le milieu du jour. Une heure après ils étaient sous voile pour le Cap, dans un petit bâtiment, avec un vent très-fort.

L'Empereur m'a fait appeler sur les trois heures dans le salon. Il s'est fait apporter les romans de M^{me} de Genlis. Il en a parcouru tout haut quelques-uns. Il les a bientôt laissés; ils ne lui disaient rien, remarquait-il. Il n'en était pas ainsi de moi, quelques pages ont touché des cordes délicates: c'étaient cer-

tains détails de la bonne société de la capitale, les noms des rues, des monuments; des conversations familières, des portraits connus, des ressouvenirs directs; ces images n'étaient point sans effet sur moi. Les réalités existaient, j'existais moi-même, et pourtant les lieux, les temps, et déjà l'éternité sans doute, nous séparaient. Je pouvais juger en ce moment que les jouissances, les plaisirs ne m'étaient rien: mais les personnes, les localités même, se représentaient avec des attrait qui me laissaient une douce et profonde mélancolie.

A l'arrivée du Grand-Maréchal, pour le travail, l'Empereur lui a dicté jusqu'à dîner.

Le soir, l'Empereur a demandé les Mille et une Nuits, qu'il a bientôt laissées.

Dimanche 20.

Estimation de la bibliothèque. — La famille du Grand-Maréchal se rapproche de nous.

J'ai passé la journée à l'estimation des livres qu'on nous a envoyés de Londres, et pour lesquels on a réclamé à l'Empereur une somme énorme. Notre estimation n'a pu en atteindre la moitié.

Je n'élève assurément aucun doute

sur le déboursé fait par le Gouvernement, de la somme qu'il réclame à l'Empereur; mais ayant quelques données sur les marchés de cette nature, je n'hésite pas à prononcer que le libraire en a reçu tout au plus un tiers, peut-être moins encore.

Du reste, l'inexactitude, l'incurie et des irrégularités manifestes ont présidé à cet envoi, et le caractérisent particulièrement.

1° On n'a point envoyé les livres qui avaient été demandés, et nous en avons reçu grand nombre qui n'étaient pas sur notre liste de demande.

2° Les éditions sont mauvaises, et la plupart des ouvrages évidemment de rebut. Plusieurs sont incomplets et défectueux. C'est un libraire dont on a facilité les intérêts, et nullement quelqu'un qu'on a cherché à satisfaire. A côté de ces ouvrages de rebut, on en trouve d'un luxe très-recherché et fort inutile, tels que Gentil-Bernard, etc. etc. C'est que le libraire favorisé les aura eus dans sa boutique, qu'il a voulu les faire passer, et a ainsi écoulé ce qu'il lui a plu.

3° On ne saurait alléguer pour excuser le prix et les éditions, que c'est là

tout ce qu'on a pu se procurer à Londres, et c'est pourtant ce qu'on a osé faire. La lenteur mise à exécuter cette commission a laissé cent fois le temps de se pourvoir à Paris, ou l'on eût trouvé tout ce qui avait été demandé, d'où l'on n'eût fait venir que ce qui avait été demandé, et où on l'eût obtenu bon et aux vrais prix.

4° Les droits énormes d'importation en Angleterre ne sauraient non plus nous être portés raisonnablement en compte, puisque ces livres, achetés pour Sainte-Hélène, ont dû être sujets à un *draw-back* (retour), ou même n'auraient pas dû entrer du tout en Angleterre. Quel est donc le simple particulier qui d'après tous ces motifs, n'aurait à élever de très-juste griefs, sur lesquels les tribunaux ne manqueraient pas de prononcer favorablement? Mais tout cela est encore trop bon pour Sainte-Hélène et l'illustre captif sur son roc; lui et les siens demeurent en dehors de toutes lois.

L'Empereur n'a paru dans le salon qu'un instant avant le dîner, il n'avait vu encore personne de la journée, nous a-t-il dit. Il avait cherché et trouvé de la distraction dans un travail continu.

Après le dîner, il est revenu aux Mille et une Nuits.

Aujourd'hui, le Grand-Maréchal et sa famille ont quitté Hut's-Gate, leur première demeure, qui était à près d'une lieue de nous. Il sont venus s'établir enfin à leur nouvelle maison, ce qui nous met désormais presque sous le même toit. C'était un événement pour eux et pour nous.

Lundi 21.

Expédition de Saint-Louis en Egypte. — Nos femmes auteurs; M^{me} de de Staël. — Les écrivains ennemis de Napoléon ne mordront que sur du granit.

J'ai été voir M^{me} Bertrand après déjeuner : elle était tellement tenue au secret à Hut's-Gate, qu'elle ne perdrait rien à être enfermée dans notre enceinte; mais nous, nous y gagnerons beaucoup. Pour mon compte, j'ai cru retrouver quelque chose de la famille.

Notre enceinte se rétrécit chaque jour. Les sentinelles s'accroissent, tout nous rappelle à chaque instant notre horrible prison.

L'Empereur me disait, durant sa toi-

lette, qu'il voulait absolument reprendre son travail régulier, qu'avaient interrompu les derniers tourmens de cet horrible Gouverneur. Je l'y engageais de toutes mes forces, et pour lui et pour nous, et pour la France, et pour l'histoire.

Le temps était trop mauvais pour que l'Empereur eût pu prendre l'air. Il a gagné sa bibliothèque, fouillé dans les Croisades de Michaud et dans les Mémoires de Joinville; de-là il est passé au salon, et à causé encore quelque temps, particulièrement sur le domestique qu'on veut m'enlever, et celui qu'on veut me donner, etc.

Le Gouverneur ne veut donner de l'argenterie de l'Empereur, que plus d'un cinquième de moins qu'on ne l'estime à Paris, et pourtant il ne veut permettre, ni concours ici, ni transport à Londres.

Les malheureuses gens qu'on a embarquées pour le Cap n'auront que la nourriture de matelot. Du reste, j'ai appris, à cette occasion, qu'il en avait été de même à bord du Northumberland, où les gens de l'Empereur n'avaient

eu d'autres douceurs, au-dessus des gens de l'équipage, que ce qu'ils avaient pu se procurer à leurs dépens.

Après dîner l'Empereur a lu, dans Joinville, l'expédition de Saint Louis en Egypte : il l'analysait, en faisait ressortir les fautes, comparait les mouvemens, le plan d'alors avec celui qu'il avait adopté lui-même, et concluait que s'il avait agi de même que Saint Louis, il eût eu infailliblement le même sort.

S'étant retiré de bonne heure et m'ayant fait appeler près de lui, la conversation a repris sur ses courses en Egypte et en Syrie. La Mathilde de M^{me} Cottin, qui en avait fait le théâtre de son roman, s'est trouvée mentionnée, et cela a conduit l'Empereur à passer en revue nos femmes auteurs. Il a parlé de M^{me} Roland et de ses Mémoires, de M^{me} de Genlis, de M^{me} Cottin, dont il venait de lire Claire d'Albe, et de M^{me} de Staël. Il s'est fort arrêté sur cette dernière, et a répété en partie ce qu'on a déjà vu. Parlant de son exil, il disait : « Sa demeure à Coppet était devenue » un véritable arsenal contre moi; on » venait s'y faire armer chevalier. Elle » s'occupait à me susciter des ennemis,

» et me combattait elle-même. C'était
 » tout à la fois Armide et Clorinde. »
 Ensuite se résumant, ainsi que cela lui
 était ordinaire, il a conclu : « Et puis,
 » en somme, il est vrai de dire que per-
 » sonne ne saurait nier, qu'après tout,
 » M^{me} de Staël est une femme d'un très-
 » grand talent, fort distinguée, de beau-
 » coup d'esprit : elle restera.

» Plus d'une fois autour de moi, et
 » dans l'espoir de me ramener, on a
 » essayé de me faire entendre qu'elle
 » était un adversaire redoutable, et pour-
 » rait devenir une alliée utile. Il est sûr
 » que si elle m'eût adopté, au lieu de
 » me dénigrer, ainsi qu'elle l'a fait, j'y
 » eusse pu gagner sans doute; car sa po-
 » sition et son talent la faisaient régir les
 » cotteries; et l'on connaît toute leur
 » influence à Paris. » Puis il a ajouté
 » encore : « Et malgré tout le mal qu'elle
 » a dit de moi, sans compter tout celui
 » qu'elle dira encore, je suis loin assu-
 » rément de la croire, de la tenir pour
 » une méchante femme : tout bonne-
 » ment c'est que nous nous sommes fait
 » la petite guerre, et voilà tout. »

De-là passant à la foule d'écrivains
 déclamant contre lui, il a dit : « Je suis

» destiné à être leur pâture; mais je re-
 » doute peu d'être leur victime: ils mor-
 » dront sur du granit. Ma mémoire se
 » compose toute de faits, et de simples
 » paroles ne sauraient les détruire. Pour
 » me combattre avec succès, il faudrait
 » se présenter avec le poids et l'autorité
 » de faits à soi. Si le grand Frédéric, ou
 » tout autre de sa trempe, se mettait à
 » écrire contre moi, ce serait autre chose;
 » il serait temps alors de commencer à
 » m'émouvoir peut-être; mais quant à
 » tous les autres, quelque esprit qu'ils
 » y mettent, ils ne tireront jamais qu'à
 » poudre. Je survivrai.... et quand ils
 » voudront être beaux, ils me vanteront.

Mardi 22. — Mercredi 23.

Soin des blessés aux armées, le baron Larrey;
 circonstance caractéristique.

Le temps a été très-mauvais. L'Empe-
 reur, qui souffrait des dents, et dont une
 joue était fort enflée, n'a pu sortir ces
 deux jours. J'en ai passé la plus grande
 partie auprès de sa personne dans sa
 chambre ou le salon, dont il avait fait
 un lieu de promenade, en laissant ou-
 vertes les portes de communication.

Dans les divers objets de sa conversa-

tion, une fois il m'a dit certaines choses qui lui étaient revenues, et qui me réjouissaient fort. Rien ne prouvait assurément l'affreux de notre situation, comme le prix que j'attachais à cela. Mais tout se proportionne au cercle dans lequel on se trouve renfermé.

Dans un autre moment, l'Empereur regrettait aussi d'être aussi paresseux sur l'anglais. Je lui disais qu'il en possédait à présent tout ce qui lui était nécessaire. Il lisait tous les ouvrages : il ne lui restait plus qu'à régulariser ; mais la règle et le compas étaient-ils bien faits pour lui ?

A la suite d'une foule d'objets, l'Empereur s'est arrêté sur le chirurgien baron Larrey, dont il a fait le plus grand éloge, disant qu'il avait laissé dans son esprit l'idée du véritable homme de bien ; qu'à la science, il joignait au dernier degré toute la vertu d'une philanthropie effective : tous les blessés étaient de sa famille ; il n'était plus pour lui aucune considération dès qu'il s'agissait de ses hôpitaux. « Dans nos premières campagnes républicaines, tant calomniées, » disait l'Empereur, le département de la chirurgie éprouva la plus heureuse

» des révolutions, laquelle s'est répandue
» depuis dans toutes les armées de l'Eu-
» rope ; or, c'est en grande partie à Lar-
» rey que l'humanité est endettée de ce
» bienfait. Aujourd'hui, les chirurgiens
» partagent les périls des soldats ; c'est
» au milieu du feu même qu'ils venaient
» prodiguer leurs soins. Larrey a toute
» mon estime et ma reconnaissance, etc.

N. B. Il paraît que cette impression si favorable éprouvée par Napoléon, s'est évidemment retracée à son esprit dans ses derniers instans ; car il a consacré à M. Larrey un souvenir de sa main avec cette apostille si glorieuse : *L'homme le plus vertueux que j'aie rencontré.* A la lecture de ces lignes, j'ai bien pensé que quelque circonstance toute particulière avait déterminé un aussi magnifique témoignage, et voici ce que j'ai recueilli :

Après les batailles de Lutzen, Wur-chen et Bautzen, Napoléon, victorieux, fit appeler le chirurgien Larrey pour connaître, suivant sa coutume, l'état et le nombre des blessés. Or, ils se trouvaient dans cet instant en proportion extraordinairement supérieure à d'autres temps et à d'autres actions. L'Empereur

en fut surpris et cherchait à en expliquer la cause. M. Larrey la trouvait, indépendamment des circonstances locales; dans la masse des soldats qui, voyant le feu pour la première fois, se trouvaient plus gauches dans leurs mouvemens et moins adroits contre le péril. L'Empereur, peu satisfait et fort préoccupé de cette circonstance, questionna ailleurs; et comme il se trouvait en ce moment bien des personnes fort lasses de la guerre, qui eussent désiré la paix à tout prix, et n'eussent été nullement fâchées d'y voir l'Empereur amené par force: soit calcul, soit conviction, il lui fut répondu que l'immensité des blessés ne devait point étonner; que la grande partie l'était à la main, et que la blessure était de leur propre fait et pour n'avoir plus à se battre. Ce fut un coup de foudre pour l'Empereur; il répéta ses informations, et reçut le même résultat; il en était au désespoir. « S'il » en était ainsi, s'écriait-il, malgré nos » succès, notre position serait sans remède; elle livrerait la France pieds » et poings liés aux barbares. » Et cherchant dans son esprit comment arrêter une telle contagion, il fit mettre à l'écart

tous les blessés d'une certaine nature; nomma une commission de chirurgiens présidée par Larrey, pour constater leurs blessures, résolu de sévir d'une manière exemplaire contre ceux qui auraient eu la lâcheté de se mutiler eux-mêmes. M. Larrey, toujours opposé à l'idée de la mutilation volontaire, qui, selon lui, compromettrait l'honneur de l'armée et celui de la nation, se présenta devant l'Empereur pour renouveler ses observations. Napoléon, irrité de son obstination, qu'on avait eu soin de faire ressortir encore, lui dit d'un front sévère: « Monsieur, vous me ferez vos » observations officiellement, allez remplir votre devoir. »

Le baron Larrey se mit aussitôt au travail, mais avec solennité; et poursuivant les plus petits détails, il avançait lentement, tandis que divers motifs rendaient bien des gens impatiens; on savait que l'Empereur l'était beaucoup. On ne manqua pas même d'aller jusqu'à faire observer à M. Larrey que sa position était des plus délicates, périlleuse même: il demeura sourd et imperturbable. Enfin, au bout de quelques jours il se rendit auprès de l'Empereur, in-